

L'EXEMPLARITÉ, 2.

L'AUTORITÉ DE L'EXEMPLE.

PÉTRARQUE.

A Giovanni Colonna¹.
Quelques exemples de la valeur des exemples.

OUI, les exemples abondent chez moi ; mais ce sont des exemples illustres et véritables, et la délectation qu'ils procurent soutient, je crois, l'autorité qu'il y a en eux. On me dit que je pourrais en faire un moindre usage. Oui, je pourrais m'en passer ; je pourrais aussi bien me taire, et ce serait sans doute plus avisé. Mais il est difficile de se taire quand il y a tant de mal, tant d'indignité dans le monde. Je crois avoir montré assez de patience en n'ayant pas encore écrit de satires, quand je lis ces mots bien plus anciens que les horreurs de notre temps :

Il est difficile de ne pas écrire de satire².

¹ Le cardinal Giovanni Colonna est le second protecteur de Pétrarque (après son frère Giacomo, compagnon d'études du poète avec lequel celui-ci était très lié). Il appartient à l'une des familles les plus puissantes d'Italie. Pétrarque entre à son service en 1330, et s'en sépare en 1347, quand son soutien à Cola di Rienzo, le « révolutionnaire » qui tente de restaurer à Rome l'antique république, lui aliène très naturellement les grandes familles romaines. — La lettre date des environs de 1340.

Je parle beaucoup, j'écris beaucoup, non pas tant pour être utile à mon siècle, dont la misère est sans espoir, que pour me décharger de mes pensées et soulager mon âme par l'écriture. Mais si tu cherches la raison qui me fait de temps à autre multiplier les exemples et donner l'impression de m'y attarder avec curiosité, je te dirai ceci : je pense que le lecteur partage mon état d'esprit. Rien n'a sur moi plus d'influence que les exemples des hommes illustres. Il est bon de s'élever et d'éprouver son esprit : a-t-il de la solidité, de la race ? Peut-il résister à la fortune ? S'est-il menti à lui-même ? Je ne connais pas de meilleure façon de le savoir — hormis l'expérience, qui est la maîtresse la plus sûre en ce domaine —, que de confronter son esprit avec ceux auxquels il veut ressembler. Aussi, je rends grâce à tous ceux que je lis de me donner souvent, par les exemples qu'ils citent, les moyens de faire cette expérience ; et j'espère que mes lecteurs à venir me remercieront pour la même raison. Je me fais peut-être des illusions ; du moins n'y en a-t-il pas dans l'explication que je te donne : tu as là en effet la première véritable raison du phénomène. La seconde, c'est que j'écris aussi pour moi, et que je veux partager la vie de nos Anciens, de la seule manière possible pour moi, c'est-à-dire par l'écriture ; je n'ai aucun mal à oublier les hommes avec lesquels une mauvaise étoile m'a donné de vivre. Et je mets toutes les forces de mon esprit à fuir les uns, et à suivre les autres. La vue de mes contemporains me blesse profondément ; le souvenir des Anciens, leurs actes magnifiques, leurs noms éclatants me donnent une joie incroyable. Elle n'a pas de prix. Si on savait que je l'éprouve, on se demanderait pourquoi j'aime la société des morts au point de la préférer à celle des vivants. La vérité, c'est que les uns vivent parce qu'ils sont morts dans la gloire et la vertu ; et que les autres, qui n'ont de bonheur qu'à la jouissance et aux fausses joies, abrutis par la débauche et le sommeil, alourdis par le vin, sont déjà, même s'ils donnent l'impression de vivre, des cadavres horribles et immondes, des cadavres qui respirent encore. Qu'il y ait toujours cette lutte éternelle

² Juvénal, Satires 1, 30.

entre les savants et les ignorants, — moi je poursuivrai mon entreprise.

Voilà donc la réponse que je voudrais faire à ta question, ou du moins à l'étonnement qu'on manifeste dans ton entourage. Pourquoi cette abondance d'exemples choisis chez d'illustres Anciens ? C'est que j'en espère du profit pour les autres, et que je sais bien celui que j'en ai tiré pour moi-même, en lisant et en écrivant. Après tout, va pour l'étonnement et la critique, si on le souhaite, puisque ce qu'on est seul à faire ne peut plaire à tout le monde ; mais les récriminations d'autrui ne m'empêcheront pas de respecter mes habitudes : je ne renoncerais pas à insérer ici même quelques exemples, et à montrer par des exemples le pouvoir des exemples.

Avant Marius, quand on était opéré par un médecin, on se faisait attacher ; comme il était entendu que la résistance de l'esprit ne pouvait dominer la douleur physique, on immobilisait les patients avec des sangles. Marius fut le premier à être opéré sans ce moyen ; beaucoup d'autres firent comme lui. Pourquoi ? Parce que l'exemple d'un homme au courage si constant incita les esprits à l'imiter, et que l'autorité de l'exemple, pour reprendre le mot de son compatriote³, y montra son influence.

Lors de la guerre latine, sur les bords du Vésérus, le consul Décius s'offrit en sacrifice pour ses légions et la victoire du peuple romain⁴ ; rechercher volontairement la mort pour la victoire d'autrui est plus facile à dire qu'à faire — et cependant l'exemple fut si efficace que son fils Décius, consul lui aussi, se montra lors de la guerre des Samnites et des Gaules le fidèle imitateur de son père ; il alla sans crainte à la mort en invoquant son nom, car l'autorité de son père lui avait appris à la mépriser pour le salut de ses concitoyens⁵. Lorsque leur neveu tomba dans la guerre de Tarente contre Pyrrhus, ce fut en les imitant, comme la troisième victime

³ Cicéron, dans les *Tusculanes* (2, 22, 53), qui rapporte l'anecdote concernant Marius.

d'un seul lignage; les bandelettes du sacrifice n'étaient pas les mêmes, mais la force d'âme, le dévouement à l'État étaient identiques.

Thémistocle ne serait jamais devenu un homme de cette trempe, si l'exemple de Miltiade ne l'avait déterminé à s'égaliser à lui⁶; jamais César n'aurait atteint un tel sommet de gloire, s'il n'avait appris dès sa jeunesse à admirer et à imiter Marius. Bien plus : c'est l'image d'Alexandre, qu'il avait vue dans le temple d'Hercule à Cadix, qui l'enflamma du désir d'accomplir aussitôt de grands exploits; Suétone dit même qu'il en gémissait⁷. Si les statues des hommes illustres peuvent susciter l'imitation passionnée des grandes âmes, comme le disaient, d'après Salluste⁸, Quintus Fabius Maximus et Publius Cornélius Scipion, quel ne sera pas l'effet de la vertu elle-même, quand ce n'est plus l'éclat du marbre, mais celui de l'exemple qui la révèle? Les statues rendent peut-être plus expressifs les contours des corps, mais plus que les coups de ciseaux, les mots expriment dans toute leur plénitude et dans toute leur perfection la gloire des hauts faits, celle des attitudes, et le caractère des grandes âmes. Il ne me semble pas impropre de dire que si les statues sont les images des corps, les exemples sont celles des vertus.

Parlerai-je des grands écrivains? C'est l'imitation qui nous a donné ces deux étoiles également brillantes de la langue latine, Cicéron et Virgile, et qui a fait qu'il n'y ait plus aucune partie de l'éloquence où nous le céditions aux Grecs : l'un suit Homère et

⁴ Tite-Live, Histoire romaine 8, 6, 4-14; Valère Maxime, Faits et dits mémorables 5, 6, 5 (et cf. 1, 7, 3); Florus, Abrégé, 1, 9, 3.

⁵ Tite-Live, 10, 28; Valère Maxime, 5, 6, 6; Florus, 1, 12, 7.

⁶ Valère Maxime 8, 14, ext. 1.

⁷ Vie de César 7. («...il vient à Cadix. Là, ayant aperçu dans un temple d'Hercule la statue du grand Alexandre, il gémit sur son inaction, et se reprocha de n'avoir rien fait encore de mémorable dans un âge où Alexandre avait déjà soumis toute la terre.»)

⁸ Jugurtha 4, 5.

marche du même pas que son guide ; l'autre suit Démosthène, et le dépasse.

On peut démontrer que cela vaut pour tous les hommes ; mais je ne voudrais pas, pour l'heure, paraître m'opposer à ton entourage sur le point qu'il me reproche. Je ne peux m'empêcher pourtant de citer encore un exemple, quoiqu'il te soit très connu. Quand Augustin hésitait sans fin sur la route à suivre pour orienter sa vie, il trouva une aide dans l'exemple d'Antoine l'Égyptien et de Victorinus⁹, le rhéteur et martyr, comme dans la conversion soudaine, à Trêves, des deux chargés de mission¹⁰ ; Ponticianus, soldat de l'Empire, la lui avait racontée ; voici les mots mêmes d'Augustin, tels que tu les trouveras, sauf erreur de mémoire, au huitième livre des Confessions : « Je brûlai de les imiter ; et c'est bien pour cela qu'il m'avait fait ce récit ». Voilà donc la raison de mes choix, que les critiques qu'on m'adresse et l'étonnement que je suscite m'obligent à répéter sans cesse ; car je vois bien quelle vaste influence les exemples ont eue sur la recherche de la vertu, je sens ce qu'ils font en moi, et j'en espère autant pour les autres. La chose, sauf erreur, est sans danger.

Si l'on n'aime pas les exemples, qu'on ne me lise pas. Je ne force personne. Et, franchement, je préfère avoir peu de lecteurs. À toi,

Avignon, le 25 septembre.

[F VI 4.]

À Niccolò Acciaiuoli ¹¹,
Grand Sénéchal du Royaume de Sicile,
sur l'éducation des princes.

⁹ Confessions 8, 5, 10.

¹⁰ Confessions 8, 6, 15.

Finalement, illustre seigneur, la loyauté a vaincu la félonie, la générosité l'avarice, et l'humilité l'orgueil. Désormais la haine a cédé à la charité, le désespoir à l'espérance, la difficulté à la persévérance ; le mensonge obstiné et l'obstination mensongère de ceux qui s'opposaient à tes vœux se sont brisés sous le marteau de la vérité. L'envie et la gloire, la bassesse et la vertu se font éternellement la guerre ; grâces en soient rendues au Seigneur des vertus et au Roi de gloire¹² ! Sous sa conduite, le parti le pire fut défait dans le combat présent, et le meilleur a triomphé ; nous voyons si souvent se produire le contraire... Voilà donc que ton unique souci, le Roi très glorieux de Sicile¹³, recevra malgré l'envie les honneurs qu'on lui refusait. Les pécheurs verront et seront courroucés, ils grinceront des dents et sècheront de dépit¹⁴ ; mais lui, le Sérénissime, plus auguste encore que ne le veut son titre, siègera sur le trône de ses pères, et chassera du Latium les nuages de tristesse et la pluie des larmes¹⁵ ; il apaisera notre terre, laissera éclater sa majesté, étinceler son diadème, et rendra au royaume la paix qu'on lui avait arrachée,

¹¹ Acciaiuoli, florentin, fut élu grand sénéchal au cours de l'été 1348. Il exerce bientôt dans le royaume de Naples une influence grandissante, à la faveur du soutien qu'il accorde à Louis de Tarente dans son conflit avec le roi de Hongrie — Louis I^{er} — qui avait repris l'invasion du royaume en 1350, et avec sa propre épouse, Jeanne, étrange petite-fille de ce modèle des monarques qu'est aux yeux de l'écrivain le roi Robert d'Anjou. Le personnage d'Acciaiuoli ne se signale guère par la grandeur d'âme, pas plus que par la qualité de ses scrupules dans sa conquête du pouvoir — ce que Pétrarque sait très bien. En juin 1351, grâce à l'intervention du sénéchal, le roi de Hongrie se retire du royaume, tout en laissant ses troupes à Naples. Peu après, Louis libère la ville de la garnison hongroise. Le pape Clément VI, voyant ces difficultés aplanies, consent alors au couronnement de Louis, qui aura lieu en mai 1352. Pétrarque avait écrit la lettre qu'on va lire le 20 février de la même année. — Cette lettre de regimine principis a connu une diffusion considérable ; Barbato da Sulmona — le dédicataire des épîtres en vers de Pétrarque — en fit un commentaire minutieux.

aux peuples la tranquillité qu'ils appelaient de leurs vœux. Et comme tu l'as fait jusqu'à présent, tu montreras pour cela au monde la valeur de ton courage, qu'il connaît déjà si bien ; tu y mettras d'autant plus de soin qu'il y a plus de gloire à diriger un royaume dans la justice et la mesure qu'à en obtenir l'heureuse possession. Le temps est venu de rassembler toute les forces de ton âme et de te préparer aux grandes entreprises ; rien n'est fait encore, s'il y a en toi le caractère d'un César, car il reste beaucoup à obtenir, et tu dois donner à ta gloire toute l'étendue qu'elle exige. Nous t'avons vu lutter avec panache contre la mauvaise fortune, et nous t'y découvrons vainqueur. Mais la voici, vaincue à tant de reprises, qui revient sous un aspect plus doux, avec ce charme nouveau que lui donne l'éclat d'un casque d'or. Tu l'as vaincue lorsqu'elle t'était contraire ; c'est favorable qu'elle revient au combat. Que t'imagines-tu ? Les armes ne sont plus les mêmes, mais l'ennemi n'a pas changé ; tu as besoin toi aussi d'un nouveau genre de défense. Ne va pas croire que l'entreprise soit assurée parce que l'ennemi devient plus caressant ; il n'y a pas de guerre plus insidieuse que celle où les caresses font le siège de la crédulité. Ton action fut remarquable quand la carrière te manquait ; comment te montreras-tu quand elle s'élargit enfin ? C'est ce que nous attendons. Une bataille ouverte a épuisé d'infatigables combattants de l'ombre, une fortune plus heureuse a abattu des hommes dont l'adversité ne ruinait pas le courage. Hannibal, vainqueur à Cannes, fut vaincu à Capoue, et la tiédeur de Baïa a éteint cette ardeur que le froid de la Trébie avait enflammée. La paix fut souvent plus dangereuse que la guerre, et le manque d'adversaire fit d'innombrables ravages. La vertu s'est parfois engloutie dans le loisir, parfois même elle y a sombré, le luxe prenant la place de l'ennemi qu'on avait

¹² Ps 23, 10.

¹³ Louis de Tarente.

¹⁴ Ps 111, 10.

¹⁵ Expression augustinienne ; cf. par exemple Confessions 8, 12, 28.

repoussé. Il n'y a pas de lutte plus opiniâtre que celle que l'homme mène contre son âme et sa propre conduite ; elle ne connaît jamais de trêve ; la bataille fait rage entre nos murs. Nous connaissons ce genre d'ennemi qui révèle dans la paix les forces qu'il n'avait pas dans la guerre ; sa nature le rend plus audacieux sous la toge que sous le casque.

Sans parler des autres nations, c'est bien la tranquillité de la paix qui vainquit les Romains invaincus à la guerre, et qui les domina dominant le monde entier. Des écrivains de cette époque eurent cette plainte si belle : le luxe, victorieux des vainqueurs, a vengé la terre vaincue¹⁶. Voilà ce que Scipion, tenu par le Sénat pour un homme d'exception, semblait prévoir quand il s'opposait de toutes ses forces à l'avis d'un Caton vieillissant et pourtant plein de sagesse : il ne voulait pas que Carthage fût détruite, non qu'il eût pour elle moins de haine, mais parce qu'il fallait éviter, comme l'écrivit Florus¹⁷, « qu'une fois écartée la crainte d'une ville rivale, le bonheur de la nôtre ne finît dans le luxe et la mollesse ». Plût au ciel que son avis ait prévalu, et que nous ayons combattu encore contre l'ennemi et contre Carthage, plutôt que contre les vices et les plaisirs ! Notre situation, à mon sens, se serait améliorée ; il y aurait eu moins de combats et plus de triomphes.

« Où veux-tu en venir ? » me demanderas-tu. À ceci : je prévois que bien des gens te diront qu'il est temps de prendre du repos. Mais je suis de l'avis contraire ; si tu consens à m'écouter, tu sauras que le travail ne s'achève qu'avec la vie, et qu'il te faudra lutter jusqu'à ton dernier souffle, comme tous les hommes illustres, contre un ennemi qui sera tantôt visible et tantôt invisible. Bien plus — car tu vas voir quelle distance je prends avec l'opinion courante — : c'est une double peine que tu ressentiras, mais aussi une double joie. Jamais tu ne trouveras d'autre occasion de faire un si grand effort et d'élever à ce point ton esprit au-dessus de lui-même. Nous en sommes à la lutte décisive : que le monde entier comprenne quel homme tu te montres dans le bonheur comme dans le malheur, — et avec toi, ceux qui obéissent à tes ordres.

Tu as un roi qui est jeune encore, mais d'une maturité au-dessus de son âge; tu as parcouru avec lui des terres et des mers; tu l'as guidé à travers mille dangers suscités par le destin, et tu l'as conduit jusqu'au faite des grandeurs humaines. Montre-lui par quels degrés il s'est élevé à une si haute fortune, et quelles connaissances doivent l'y maintenir; dis-lui qu'il doit moins songer à monter plus haut qu'à se rendre digne de son élévation; que le sceptre dont il hérite, il le doit moins au droit du sang qu'à celui de la vertu. Si elle ne fait pas un homme, la condition de prince le révèle; les honneurs ne changent ni l'esprit ni la conduite: ils les manifestent. Persuade-le que naître roi vaut moins que le devenir par la qualité de son jugement; que la fortune règle la naissance, et le mérite la récompense. Enseigne-lui à honorer Dieu, à aimer sa patrie, à observer la justice, sans laquelle un royaume ne peut subsister, si riche, si solide qu'il paraisse; qu'il apprenne que rien de violent ne peut durer, et qu'il est plus sûr de susciter l'amour que la crainte; qu'il s'accoutume à ne souhaiter ici-bas que la dignité de l'esprit, à n'espérer que celle de son nom, à ne redouter que le déshonneur. Qu'il songe que son élévation même le rend objet de tous les regards et ne laisse rien échapper de ce qu'il fait, et que plus la puissance est grande, moins elle doit être arbitraire. Qu'il sache qu'un roi diffère du peuple par sa conduite plus que par son équipage; qu'il s'efforce, en se tenant à égale distance des extrêmes, de suivre la vertu qui occupe le milieu; qu'il se garde de la prodigalité comme de l'avarice: l'une signifie la ruine des biens, l'autre de la gloire. Qu'il soit jaloux de sa réputation, ménager de son honneur, avare de son temps, généreux de son argent, et que résonne tou-

¹⁶ Voir, dans l'Octavie du Pseudo-Sénèque, le monologue de Sénèque, 377-437. Écho lointain du fameux vers d'Horace, *Épîtres* 2, 1, 156. Mais cette plainte hante tant de textes latins — comme sans doute de consciences anciennes qui ont besoin de cette image de soi, c'est-à-dire de la vérité de son actualité.

¹⁷ Florus, 1, 31, 1. Cf. aussi 1, 47, 2.

jours à ses oreilles la réponse de modestie et de grandeur que faisait le général romain¹⁸ : « Je ne veux pas d'argent ; ce que je veux, c'est commander à ceux qui en ont ». Qu'il préfère aux caisses de l'État le nombre de ses sujets, et qu'il comprenne que le seigneur d'un riche royaume ne peut connaître la pauvreté ; qu'il se rappelle toujours les malheurs et les peines que la malheureuse Terre de Labour⁹ a subis ces derniers temps. Qu'il ne considère avoir atteint le bonheur, la réalisation de ses vœux et la véritable royauté qu'au moment où sa propre vertu aura chassé les malheurs causés par les crimes d'autrui, réparé les injustices, relevé les ruines, rétabli la paix, écrasé la tyrannie, rendu la liberté. Qu'il ait la volonté d'aimer ceux qu'il gouverne, car l'amour entraîne l'amour, et le royaume le plus sûr est celui qui s'établit sur le consentement de ses sujets. Que la pensée de Salluste ne quitte jamais l'esprit de ton roi, car elle est digne d'un roi²⁰ : ce n'est ni l'armée ni le trésor qui font la défense d'un royaume, mais le nombre et la qualité de ses amis ; on ne les acquiert pas plus par les armes que par l'argent : il y faut le sens du service et de la loyauté. Salluste ajoutait qu'on doit vivre dans la concorde avec les siens, qui fait croître les entreprises les plus modestes, quand la discorde anéantit les plus grandes. Qu'à l'exemple de Ménénus Agrippa²¹ il suive tout particulièrement cet avis, qui lui vaudra d'être un bon frère, un bon compagnon, un bon ami et un bon roi.

Qu'il n'ait, après Dieu et la vertu, rien de plus cher que l'amitié. Qu'aucune influence ne le sépare de celui qu'il jugera digne d'elle ; qu'il suive le conseil de Sénèque²² de tout évaluer avec son ami, mais seulement après l'avoir évalué lui-même. Que sa confiance soit grande mais réservée à quelques-uns, et qu'il s'attache à distinguer l'ami véritable de l'ennemi qui le flatte ; qu'il reçoive les éloges sincères comme autant d'incitations à la vertu, et qu'il répugne aux flatteries comme on se détourne d'un poison. Qu'il soit lent à nouer des amitiés, plus lent encore à les rompre, et, s'il se peut, qu'il ne les rompe jamais ; cette rupture même, qu'il n'y mette aucune précipitation : qu'elle se fasse pas à pas, comme le veut le

proverbe des Anciens : l'amitié se dénoue, elle ne se déchire pas²³. Qu'il se montre avec les autres tel qu'il espère les voir avec lui, et qu'il ne s'imagine pas être aimé de celui qu'il n'aime pas lui-même. C'est là l'erreur des puissants : leurs affections ne s'accommodent que de la liberté, elles ne supportent pas d'entraves, ne connaissent pas de maître ; mais seul l'amour peut forcer l'amour. Qu'il ne pense jamais de mal d'un ami, et ne se fie jamais aveuglément à quiconque sur ce point ; qu'il n'ait pas de soupçons, qu'il refuse de prêter l'oreille à la délation, qu'il la reprenne si elle revient à la charge et la punisse si elle dure. Un empereur disait que le prince qui ne châtie pas les délateurs les rend plus audacieux²⁴. Alexandre de Macédoine, malgré la fougue de sa jeunesse, témoigna d'une confiance admirable en repoussant un accusateur, et bien lui en prit. Il allait avaler le remède contre la maladie dont il souffrait ; une lettre de Parménion lui parvient : elle lui apprend que le médecin Philippe, corrompu par l'argent de Darius, lui a promis de tuer son ennemi ; il doit éviter le piège qu'on lui tend et refuser le breuvage qui le tuerait. Alexandre lit la lettre, la dissimule et garde le silence ; il fait venir le médecin, boit la coupe qu'on lui présente, puis le regarde droit dans les yeux pour lui faire connaître l'accusation qu'on porte contre lui : stratagème inutile et tardif si elle était vraie, mais efficace et opportun puisqu'elle était fautive²⁵.

Que le prince ait assez de noblesse pour mépriser les critiques, et qu'il vive de telle sorte qu'en les repoussant par son silence il les

²³ M' Curius Dentatus (début du III^e siècle av. J.-C.). Cicéron, *La République* 3, 40, et *La vieillesse* 16, 55. Cf. Valère-Maxime (3, 3, 5) ; Plutarque (*Cat.*, 2). Voir aussi F 3, 7, 6.

²⁴ Terra Laboris : la Terre de labour (l'expression désigne traditionnellement la Campanie, la « champagne »), mais aussi de labeur et de peine (les labores dont Pétrarque vient de parler), ce que le premier mot français a oublié ; cf. *Itinerarium syriacum* (voir la traduction de ce texte dans *Conférence*, n° 6, p. 400-428, part. p. 415).

²⁵ Jugurtha 10, 4-6.

convainque de mensonge ; il se rappellera qu'Auguste écrivait à Tibère de ne pas s'indigner du mal qu'on pouvait dire de lui²⁶ : « Il suffit qu'on ne puisse nous en faire ». Et c'est très bien ainsi ; autrement l'homme obtiendrait davantage que Dieu lui-même : quoiqu'il soit inaccessible à l'offense, Il est souvent en butte aux reproches des hommes. Que ton roi y exerce donc son esprit et y accoutume ses oreilles ; il montrera en cela la patience de ce grand prince si modéré dont j'ai fait mention, et rappellera celle du grand Pompée, cet admirable citoyen, celle du roi Pyrrhus et de Pisistrate le tyran d'Athènes. Qu'il supporte avec constance que les autres interrogent ses secrets, et qu'il ne cherche pas à connaître les leurs ; une grande âme ne s'en soucie pas : les deux attitudes trahissent un même manque de confiance. Qu'il soit exactement comme il veut le laisser paraître ; il n'y aura alors rien de caché en lui, il ne craindra pas plus l'œil de l'ennemi que celui de l'ami, il ne fera pas plus de cas du conseil que du témoignage de ses rivaux.

Scipion montra une telle confiance en disposant autour de son camp des éclaireurs tant carthaginois que romains ; et César une même grandeur d'âme en libérant Domitius, son prisonnier, en ignorant la trahison de Labiénus qui connaissait pourtant ses projets, ou en brûlant sans les lire les plans secrets de l'ennemi qu'il avait découverts. Qu'il ne croie pas qu'on lui ait conféré au hasard ou sans réflexion le titre de Sérénissime : les nuages de la tristesse, les ouragans d'une joie sans mesure, le froid de la peur, le feu des désirs terrestres ne pourront s'élever jusqu'à son âme, qu'il gardera près de Dieu, au-dessus des passions humaines. Qu'il sache bien que chez un prince la colère est une faute, et la seule mention de la cruauté un sacrilège d'autant plus funeste que les moyens de l'as-

²¹ Tite-Live, 2, 32, 8-12 (la fable de l'unité du corps politique, à laquelle Ménénus Agrippa a recours devant la plèbe [494 av. JC]).

²² À Lucilius 3, 2.

²³ Cicéron, L'amitié 21, 76.

souvir sont plus nombreux. Qu'il sente toute la vérité du mot du Tragique²⁷ :

Tout royaume dépend d'un royaume plus puissant.

Qu'il renonce ainsi aux menaces de la suffisance et se montre accessible à ses sujets ; les décisions qu'il aura prises pour eux, qu'il s'attende à ce qu'une main plus haut placée les lui impose à lui-même. Qu'il se persuade que l'orgueil et l'envie sont les vices du peuple, et non des rois ; comment un roi pourrait-il s'enorgueillir, quand il doit à un si grand Créancier les présents qu'il a reçus ? Comment pourrait-il concevoir de la jalousie, puisqu'il n'y a pas de situation supérieure à la sienne ? Qu'il ne doute pas que la vérité est le fondement de toute foi, et que seul le mensonge empêche de croire ceux qui la disent ; car il suffit d'un rien de fausseté pour offusquer l'essentiel du vrai. S'il veut qu'on le croie, qu'il prenne donc l'habitude de dire la vérité, et s'accoutume à ne savoir mentir. Quoi de plus ridicule, de plus dangereux aussi bien, qu'un roi menteur ? L'État avec lui ne peut que chanceler. S'il veut que l'espoir de la foule et la tranquillité des peuples aient un fondement assuré, il faut que sa parole soit stable et solide. Et pourquoi mentirait-il, celui qui a le plus grand intérêt à ce qu'il n'y ait nulle part de mensonge, dans la mesure du possible ? Pourquoi aimerait-il la flatterie, celui qui n'a ni crainte ni espoir, ces deux passions dont je disais qu'elles alimentent les flatteurs ? Et, à l'inverse, pourquoi voudrait-il se vanter, quand ce sont ses actes, et non ses paroles, qui doivent lui attirer l'éloge ? À quoi bon des menaces, si son visage suffit à inspirer la crainte ? À quoi bon la colère, quand il peut tranquillement punir, et quand sa clémence peut être le plus noble des châtiements ?

²⁴ Suétone, Vie de Domitien 9.

²⁵ Valère Maxime, 3, 8, ext. 6 ; Quinte-Curce, 3, 6.

²⁶ Suétone, Vie d'Auguste 51.

Qu'il se garde aussi d'une joie sans mesure, en se rappelant au souci de l'éternité ; qu'il bannisse la tristesse, en reconnaissant le don que Dieu lui a fait des honneurs dont il jouit. Qu'il ne se refuse à personne, car il est né pour servir l'État, non ses propres intérêts ; qu'il sache bien que ce sont eux qu'il protège quand il porte secours à ses sujets. Que sa rigueur soit capable d'équité, sa sévérité de clémence, sa prudence d'empressement, sa pondération de vivacité, sa confiance de précaution, sa détente de mesure, son autorité de douceur. Qu'il ait de la grâce dans le geste, de la sobriété en compagnie, de l'agrément dans l'expression, de la charité dans le reproche, de la droiture dans la décision, de la liberté dans le jugement, de la retenue dans la gaité, de la mesure dans le sommeil, de la gravité dans la démarche. Qu'il dispense largement ses faveurs, et soit réservé dans le châtement : qu'il aime à récompenser, et répugne à punir. Qu'il ne montre pas le même visage en rabaisant l'orgueil d'un ennemi qu'en réprimant les abus d'un citoyen : dans un cas ce sera de la joie, dans l'autre de la douleur ; qu'à l'exemple d'un grand capitaine, pour reprendre les mots de Tite-Live²⁸, «il s'attache de mauvaise grâce aux crimes des siens, comme à des blessures qu'on ne peut guérir sans les toucher ni les traiter » : ses larmes couleront à devoir trancher, comme s'il opérât ses propres entrailles. Qu'il fixe dans son esprit qu'un roi doit ressembler à Dieu par la miséricorde qu'il dispense, et que les philosophes qui ont condamné la miséricorde ont commis une erreur considérable²⁹ ; que la magnanimité est la vertu propre aux rois : ne pas la posséder rend indigne de la royauté comme du titre royal ; que l'humanité dont on témoigne n'est pas une vertu de l'homme mais un fait de nature³⁰ : en manquer tient de la monstruosité plus que du défaut. Elle est d'autant plus nécessaire à un roi qu'il doit l'emporter sur tous les autres hommes, puisqu'il tient parmi eux le premier rang. Qu'il comprenne que la chasteté, qui est si belle chez tous les hommes, brille de tout son éclat chez un prince ; rien de

²⁷ Sénèque, Thyeste 612.

plus beau qu'un roi chaste, rien de plus hideux qu'un roi impudique. Qu'il sache que la gratitude, qu'éprouvent même les bêtes muettes, est un sentiment dont le cœur humain est scandaleusement dépourvu : si elle a pour les autres la qualité d'un ornement, pour un roi elle a celle aussi d'une sauvegarde. Qu'il se convainque que l'ingratitude affaiblit et corrompt les royaumes, parce qu'on répugne à obéir à qui ne s'en souvient pas, et à déverser des présents dans le gouffre sans fond d'une âme ingrate où ils iront se perdre. Qu'il connaisse enfin que pèse sur lui un honneur plus lourd que le fardeau le plus écrasant, et que celui qui devient roi renonce à sa liberté antérieure pour accepter une servitude aussi pénible que noble, et faire exister ainsi la liberté publique ; qu'il mène donc une vie exemplaire, car les royaumes s'ordonnent à l'exemple des rois, et l'on demande raison à ceux qui gouvernent des erreurs que le peuple commet⁶¹. Qu'il ne veuille avoir en propre que le sceptre et le diadème, et ce souci du salut commun qui est aussi exigeant que glorieux, et renaît sans cesse comme repoussent les têtes de l'hydre. Il doit à l'âge le respect, à l'esprit l'intelligence, à sa naissance la vertu, à l'empire la majesté : qu'il fasse preuve de tout cela. Qu'il méprise la pourpre et les pierres précieuses, qu'il se détourne des plaisirs, qu'il se moque de tout ce qui passe pour ne considérer et n'admirer que les choses éternelles. Que les armes, les chevaux, les livres fassent le mobilier du roi, la guerre et la paix son occupation ; dans les deux cas, qu'il règne par les arts de Rome dont Virgile³² dit qu'ils

imposent les lois de la paix,
Épargnent les vaincus et soumettent les orgueilleux.

Qu'il sache que cette vie est un coup de dés dont l'enjeu est considérable ; elle ne nous est pas donnée pour nous y divertir, la passer dans l'oisiveté ou un luxe dégénéré : durant le peu qu'elle dure, l'homme doit s'ouvrir par son mérite l'accès à l'éternité, et s'y forger une renommée qui n'aura pas de fin. Qu'il se pénètre donc de ce qui est bon, qu'il lise et qu'il écoute avidement les hauts faits

de nos ancêtres, qu'il étudie avec soin les exemples illustres, et qu'il les imite avec passion. Qu'il observe dans son royaume la règle qu'avait fixée pour l'armée de Numance le grand destructeur des villes ennemies³³, et qui devint un exemple de discipline militaire pour tant de chefs romains : qu'il chasse de son royaume et des villes qui lui sont soumises, comme ce capitaine l'avait fait de son camp, les instruments de la débauche, et qu'il corrige les mœurs qu'une longue licence a dépravées ; sans cela, il n'y a aucun espoir de salut, et moins encore de victoire. Qu'il fasse cet emprunt au passé, et qu'il en fasse beaucoup d'autres : il leur devra de devenir un homme illustre. Tous ces noms glorieux qui l'ont précédé, qu'il les considère comme autant de maîtres de vie, autant de guides qui lui sont donnés pour parvenir à la gloire ; les exemples n'enflamment pas moins les âmes bien nées que les récompenses qu'elles se promettent d'obtenir, et les mots n'ont pour elles pas moins d'éclat que les statues. Il est bon de se comparer à ces grands noms ; rivaliser de vertu ne manque pas de beauté.

Mais je ne voudrais pas abuser de ton temps en des recherches trop précises : à moins que l'affection ne m'abuse, ton roi a sous les yeux un exemple parfait de toutes les vertus ; non pas un exemple lointain et antique, mais tout récent, dans son propre pays : c'est celui de son oncle, l'illustre, le divin Robert, dont la mort pour nous si douloureuse révéla combien la vie fut utile au royaume³⁴. Qu'il regarde vers lui ; qu'il se conforme à sa règle ; qu'il se considère en lui comme en un miroir qui lui renvoie l'image la plus brillante. Car ce prince était plein de sagesse, de grandeur, de douceur ; il était le roi des rois. Il lui succède dans le temps et par le sang : qu'il le fasse par l'âme et la conduite. On imite souvent avec bonheur l'état d'un esprit, comme on le fait du reste ; et celui qui

³³ Tite-Live, 28, 27, 7.

³⁴ Cf. Cicéron, *Tusculanes* 3, 10 ; Sénèque, *La clémence* 2, 5, 4 ; Augustin, *La Cité de Dieu*, 9, 5.

³⁵ Cf. Sénèque, *À Lucilius* 50, 8.

s'efforce de ressembler à un homme de bien commence déjà de l'être.

J'ai beaucoup parlé, mais c'est peu de chose en comparaison de l'importance du sujet ; il en reste bien davantage à dire. Tu sens bien, illustre seigneur, que presque tout repose sur tes épaules ; mais rien ne pèse à un grand amour, hormis de n'être pas aimé en retour. Tu n'as pas ce prétexte : l'affection, l'estime de ton élève ne font aucun doute ; tu es son guide et son auge. Chiron n'était pas plus aimé d'Achille, Palinure d'Énée, Philoctète d'Hercule, Lélius de Scipion. Va donc au bout de ce que tu as commencé : car la charité supporte tout³⁵,

l'amour triomphe de tout³⁶.

Quand on veut sa part de gloire, il est naturel d'avoir sa part d'inquiétude. On creuse profondément pour trouver de l'or ; on fait venir de loin les aromates ; on recueille l'encens sur les arbres de Saba ; on apporte la myrrhe de Sidon, l'ivoire de l'Inde, les perles de l'océan : les choses de prix sont difficiles à obtenir ; la plus précieuse d'entre elles, la vertu, ne se trouve pas aisément ; la renommée brille plus que l'or : on la rencontre à grand peine, et il faut beaucoup d'efforts pour lui donner son éclat, beaucoup d'attention pour le lui conserver. La vertu est environnée de difficultés et la gloire de soucis, comme la rose d'épines ; on y risque son âme, comme on met sa main en péril pour cueillir quelques roses. Offre donc à ton prince de glorieux débuts ; quand tu croiras avoir fini, c'est à ce moment-là que tu commenceras vraiment. Exerce-le aux nobles devoirs de la royauté et de l'État : le souci qu'il en aura lui donnera ici-bas une vie plus heureuse ; quand il l'aura quittée, il

³⁵ Claudien, Le quatrième consulat d'Honorius 299-302 : « ...le monde se règle sur l'exemple des rois, et leurs édits ont moins d'influence sur l'esprit de leurs sujets que la façon dont ils vivent. Le peuple inconstant suit toujours les changements de son prince. » Cf. OR 2, p. 57.

³⁶ Énéide 6, 852-853.

gagnera plus vite les régions éthérées, comme le croit Cicéron³⁷, et comme nous le savons bien.

Adieu, toi qui fais avec le nôtre l'honneur de ta patrie.

Avignon, le 20 février.

[F XII 2.]

³⁷ Scipion Émilien, qui rétablit la discipline dans l'armée avant la prise de Numance, en 134 av. JC. Pétrarque lit ici Valère Maxime, 2, 7, 1.

À Donato degli Albanzani³⁸, grammairien,
sur la pénitence
et sur les livres des saints qui permettent de s'y disposer.

J'ai reçu tout récemment deux lettres de toi, écrites à quelques jours d'intervalle ; peut-être les as-tu expédiées l'une après l'autre : en tout cas elles me sont parvenues en même temps. J'ai eu grand plaisir à les lire, et elles m'ont donné l'envie de t'écrire une foule de choses. Mais je me suis rappelé tout ce que j'avais à faire, et j'ai contenu mon élan.

Tu évoques dans ta première lettre quelques éléments de ma vie personnelle ; j'y répondrai séparément, comme je le fais d'ordinaire : c'est bien assez d'un sujet à la fois. Dans la seconde, tu me fais part de l'état où tu es : je veux dire de celui que tu ne partages avec nul autre, et par rapport à quoi tout passe et s'en va, et dépend de la volonté d'autrui. (Car je n'attribue rien à la fortune, suivant mes habitudes : je ne veux pas risquer de me contredire moi-même...) Cet état, c'est ton bien, ton vrai bien, celui qui t'est propre³⁹, et dont on ne peut te priver sans ton consentement : je parle de l'état de ton âme, que tu as purifié, me dis-tu, par la pénitence et une confession salutaire. Tu ne pouvais me donner de nouvelle plus agréable.

De très saints personnages ont souvent parlé de la pénitence.

³⁴ Robert est mort en 1343. Figure politique centrale dans l'œuvre pétrarquienne — le roi éclairé capable d'action, de lettres et d'otium. Le grand mythe autour duquel se construit la première partie de la vie de Pétrarque, son couronnement comme poète sur le Capitole en avril 1341, lui doit beaucoup. Après sa mort, le royaume de Naples connaît d'importants bouleversements, que Pétrarque se fait gloire d'avoir prévus ; telle est, du reste, la raison infatigable d'un moraliste pessimiste de l'histoire.

³⁵ 1 Cor 13, 4 et 7.

³⁶ Virgile, *Bucoliques* 10, 69.

Un pécheur le pourrait aussi : question de temps et de disposition d'esprit... Je ferai quelque chose d'approchant, comme les gens occupés et les pauvres qui aident leurs amis d'un conseil, à défaut de secours plus substantiel. Approche-toi donc un peu de moi : je ne suis pas loin, comme la malheureuse nourrice⁴⁰ qu'on voit chez Stace l'était des chefs argiens ; je te montrerai une source limpide, une eau qui jaillit vers la vie éternelle⁴¹. Je ne crains pas la morsure du serpent, car je n'ai près de moi nul Archémore, et le mépris est le meilleur des antidotes. Ce que je ne peux te fournir par moi-même, je t'aiderai à te le procurer en te renvoyant à ces deux hommes d'une parfaite béatitude, ces hommes aimés de Dieu, et que l'amour éternel unit à présent à Lui, parce qu'une pieuse affection les unissait ici-bas l'un à l'autre. (De mon côté, que je lise ou j'écrive, je ne les sépare pas davantage...) Je veux parler d'Ambroise et d'Augustin, ces âmes très saintes qui n'ont cessé de travailler à la ruche céleste, ces abeilles de la parole divine⁴² : car sur la question qui nous occupe, c'est-à-dire sur la pénitence, ils ont écrit chacun un traité⁴³ ; et je ne connais rien de plus utile pour diriger sa vie ici-bas et concevoir l'espoir de l'autre.

Il y a aussi un autre ouvrage d'Augustin, intitulé les Confessions et divisé en treize livres. Dans les neuf premiers, il confesse toutes les erreurs et les péchés de sa vie entière, en remontant à sa prime enfance, quand il était encore au sein ; dans le dixième, les restes du péché qui sont encore en lui, et l'état présent de sa vie ; dans les trois derniers, son hésitation et souvent même son ignorance concernant les Écritures. Mais par cette confession même il se montre l'homme le plus savant qui fut jamais — pour autant que je sois capable de jugement.

Si tu prends l'habitude de lire ce livre avec dévotion, l'esprit bien attentif, je t'assure que tu ne manqueras jamais de ces larmes de piété⁴⁴ si nécessaires au salut. J'ai un peu honte de le dire, mais mon expérience en témoigne : si tu veux aborder au mieux cette

³⁷ Le songe de Scipion 9, 29, dans La République 6, 26, 29.

lecture en ayant pour guide celui que tu aimes, sache que ce livre m'a ouvert l'accès à toutes les lettres sacrées. Je leur trouvais un style bas, négligé, et les jugeais inférieures aux profanes, que j'aimais d'un amour démesuré ; le mépris que j'avais conçu pour les saintes lettres en a longtemps tenu à l'écart le jeune homme orgueilleux que j'étais alors ; s'y ajoutaient une fausse opinion de moi-même, l'arrogance de la jeunesse — pour dire les choses brièvement et avouer mon péché —, et aussi, je le vois bien à présent, les suggestions diaboliques qui l'alimentaient. Ce livre m'a changé au point, je ne dis pas de me faire renoncer à ces premiers vices — ah ! si je pouvais le faire à présent ! —, mais de ne me laisser ressentir ni haine ni mépris pour les saintes lettres ; au contraire ! Leur maladresse (elle m'horrifiait...) parvint peu à peu à me charmer ; elles attirèrent bientôt des oreilles et des yeux qui s'en défendaient. Finalement je me mis à les aimer, à les admirer, à les rechercher ; je commençai d'y cueillir moins de fleurs peut-être, mais plus de fruits qu'à ces autres qui avaient auparavant toute mon affection. Il aurait été étrange, à vrai dire, que l'éloquence d'Augustin ne produise aucun changement chez un chrétien, quand l'Hortensius de Cicéron en détermina chez lui de si grands, comme il le dit lui-même au troisième livre de son ouvrage⁴⁵.

Si tu n'as pas d'autre moyen de te procurer ces Confessions, je t'en ferai tenir un exemplaire ; j'aurai part ainsi au profit que tu en tireras. Mais je crois que tu les trouveras plus près encore⁴⁶, chez ce

⁴⁵ Donato Albanzani, né vers 1325, avait enseigné la grammaire à Ravenne ; il y connut Boccace dans les années 1350. Quand il s'établit à Venise en 1357, il y rencontre Pétrarque. La lettre traduite ici est du 10 juin 1367. — À défaut d'édition moderne des *Lettres de vieillesse* — le recueil où figure la lettre qu'on va lire —, le texte suivi est celui de l'édition de Bâle, 1554, p. 928-929. Comme les précédentes, les notes n'ont d'autre but que d'éclairer, quand faire se peut, les citations ou imitations explicites de Pétrarque — sachant que des lectures nombreuses ne cessent de faire corps avec lui et d'accompagner ses phrases comme des ombres amicales.

⁴⁶ Cf. Sénèque, *La constance du sage*, 5, 4 ; À *Lucilius* 41, 8 ; voir aussi F 15, 7, 21.

grand philosophe, ce théologien véritable, ce maître dont tu me parlais dans ta première lettre, ou bien chez son frère⁴⁷ qui partage le même savoir et le même état de vie ; ils sont tous deux les phares de leur ordre, qui porte le nom d'Augustin et en suit la règle, et font l'honneur de la ville de Padoue. On connaît leur vertu ; c'est elle — et non la mienne ! — qui m'a valu leur bienveillance. J'attache plus d'importance à leur jugement sur moi — quoiqu'il tienne de la bonté paternelle plus que de l'impartialité d'un tribunal — qu'aux sifflements de ces vipères qui me critiquent, et que le puissant venin de l'envie pousse à attaquer ma réputation (leurs morsures sont tous les jours plus nombreuses que je ne le croyais — quant à leur provenance... je ne l'aurais jamais cru). C'est tout de même immérité. (Mais j'en parlerai ailleurs⁴⁸. Je le dis avec tristesse, j'ai souvent matière à me plaindre ; ces mots sont venus d'eux-mêmes sous ma plume, et l'indignation les a aidés à y rester...) Enfin, quand ce livre, d'où qu'il vienne, sera entre tes mains, tu pourras y inscrire, si tu en as envie et si cela te paraît correspondre à son contenu, l'un de mes distiques dont j'ornais autrefois, par une habitude d'école, la première page de mes livres :

Traverse vite les déserts pour te pencher sur cette source,
Si tu manques de larmes pour effacer les fautes qui t'accablent.

⁴⁰ Hypsipyle, à qui Lycurgue et Eurydice ont confié leur fils Archémore. Tandis qu'elle fait le récit de sa vie à Adraste, lors de la halte des Argiens, un gigantesque serpent écrase Archémore qu'elle avait laissé à l'écart. Stace, *Thébaïde* 5, 499-545.

⁴¹ Jn 4, 14.

⁴² L'image des paroles douces et nourrissantes comme le miel est très ancienne : Homère déjà... Les abeilles ont connu une longue histoire philosophique et littéraire. Contentons-nous, pour ce passage précis, de rappeler Cicéron, *La divination* 1, 78 : *Platoni cum (...) apes in labellis consedissent*, ou telle comparaison de Paulin de Milan (*Vie* 3) lorsqu'il parle d'Ambroise. Mais plus proche de ce texte, ce passage de Rufin, dans sa traduction du *Commentaire d'Origène sur le Livre des Juges* 5, 2

— Beaucoup d'autres auteurs ont écrit des choses très utiles au salut ; je ne parle pas de celles qui remplissent de science — et enflent souvent⁴⁹ —, mais de celles qui enflamment l'âme d'une humble dévotion, comme les Entretien et les Vies des Pères⁵⁰. Certaines, où l'on découvre tant de piété, sont remplies d'une si belle éloquence que l'aide qu'elles apportent au lecteur ne va pas sans plaisir. Ainsi de celle d'Antoine rédigée par Athanase⁵¹, dont la lecture fit souvent naître le désir d'en imiter la vie. Parfois, il a même suffi d'en entendre parler : ce fut le cas pour Augustin, comme il le rapporte au huitième livre des Confessions. Je citerai aussi la Vie de Martin par Sulpice Sévère, et celles que Jérôme a écrites, les Vies d'Hilarion, de Jean l'Égyptien, de Paul le premier ermite⁵². Je crois qu'elles te plairont beaucoup : ce sont de petits livres où l'on ne sait qu'admirer le plus, de la dévotion ou de l'éloquence. Il faut ranger dans ce nombre les deux opuscules pleins de piété que l'on doit à Jean Chrysostome : Le relèvement de la chute et La componction du cœur⁵³. Mais il serait trop long de tout pas-

(PG 12, 970) : *Certum (...) est quod omnis prophetia suaves caelestis doctrine favos, et dulcia divini eloquii mella componat*, que Pétrarque imite de façon inédite, semble-t-il, recomposant en quelques mots l'ensemble d'une tradition. Cf., pour d'autres développements, F 1, 8.

⁴⁹ S'il existe un *De paenitentia* d'Ambroise (ca. 380 ; PL 16, 465-524 ; SC 179), Augustin n'a pas écrit de traité de ce titre : sans doute Pétrarque fait-il référence à la célèbre lettre du XI^e siècle, *De falsa et vera paenitentia*, qu'on attribue alors à l'autorité de l'évêque d'Hippone (PL 40, 1113-1130). Mais on peut aussi songer au *De peccatorum meritis et remissione* d'Augustin (PL 44, 109-200).

⁴⁴ Pétrarque évoque toujours ces « larmes de piété » quand il mentionne les Confessions d'Augustin, ce livre « qui abonde de larmes », comme il l'écrit dans la Familière 10, 3 (une lettre à son frère Gérard, chartreux, dans laquelle il dresse aussi à son intention une liste de « bonnes lectures ») ; ce ne sont pas seulement les larmes de la sensibilité, ce sont surtout celles qui manifestent le repentir et témoignent de la prière intérieure.

ser en revue ; tu trouveras ces ouvrages, quand tu le voudras, dans ma petite bibliothèque. Crois-moi — car je voudrais que tu t'accoutumes à ces délices, et que tu repaisses ton âme de ces nourritures — : tous les aphorismes d'Hippocrate ne donnent pas aux malades un tel espoir de salut, ni des remèdes si certains. Tu as longtemps remis de suivre un conseil précieux, mais rassure-toi : mieux vaut tard que jamais — ou plutôt il n'est jamais trop tard pour bien faire. Tout retard bien sûr ne va pas sans danger ; mais le danger disparaît quand le remède est là. Peu importe qu'on ait tardé à le prendre : il suffit qu'il soit efficace. Avec lui, le danger s'efface, — et le retard du même coup. Rappelle-toi le mot du *Tragique*⁵⁴ :

On ne prend jamais trop tard⁵⁵ la route de la vertu.
Qui se reprend de ses fautes est déjà presque innocent.

Pieuse pensée, qu'un catholique aurait pu formuler. Puisses-tu dire vrai en me parlant de l'aide que t'apportent notre commerce et notre amitié dans ta recherche de la science et de la vertu, dans ton désir de changer ta vie, dans ton amour de la confession et de la pénitence ! L'aveuglement des amants est tel que tu le crois peut-être... Pourtant, à part quelques rares conseils, simples mais sûrs, je ne t'ai pas apporté grand chose, et n'en aurais guère été capable. Mais il y a des braises dans notre âme ; la cendre terrestre a beau les recouvrir, le voile de la chair les dissimuler, elles allument bientôt un grand incendie quand l'Esprit, qui souffle où il veut⁵⁶, les ranime : il suffit de leur donner l'aliment de l'amour et de l'espoir du Ciel... Ainsi, surtout, chez ceux qui comprennent leur propre état, et quels sont les dangers de la vie présente. Et tu es bien de ceux-là, mon ami ! Tu me donnes une part de cette opération

⁵⁴ Confessions 3, 4, 7-8. Cf. F 2, 9, 10.

⁵⁶ Albanzani est à Venise — donc non loin de Padoue —, Pétrarque à Pavie.

divine : puissé-je t'avoir aidé, et avec toi tous ceux que j'aime, par la parole et par l'exemple ! Ah, pourtant, je n'y ai guère de compétences, et je crains même que mon exemple ne soit peu recommandable ! Si les nuages de l'amour se dissipent un moment — car ils offusquent le jugement le plus perspicace —, tu verras bien que c'est vrai. Crois-moi, je ne dis pas cela de gaité de cœur, et j'aimerais mieux le taire, ou me vanter du contraire si je le pouvais. Mais qui peut résister à la vérité⁴⁷ ? Elle s'unit à l'amour que je te porte pour t'éviter, toi qui es bon juge de ta propre situation, de laisser mon silence t'abuser sur la mienne. — Et puis quand l'affection te fait dire que notre amitié t'a été bien utile pour ton numéraire, c'est moins de l'étonnement chez moi qu'un franc éclat de rire ! J'ai donc pu concourir à t'enrichir, moi qui sans doute ne t'ai pas coûté d'argent, mais qui t'ai du moins ôté les moyens d'en faire en accaparant ton temps, ton attention et tes soucis ! — Moi qui t'ai sou-

⁴⁷ Les deux frères Bonaventura et Bonsembiante Badoer, tous deux moines augustiniens établis à Padoue. Dans une lettre de vieillesse plus tardive (novembre 1370, S 11, 13, éd. de Bâle, 1554, p. 984-985), une très belle lettre qu'il adresse à Bonaventura à l'occasion de la mort de son frère, Pétrarque parle d'eux en des termes profondément attentifs et affectueux (voir surtout la p. 985).

⁴⁸ Donato degli Albanzani, le destinataire de cette lettre, sera aussi le dédicataire du *De sui ipsius et multorum ignorantia*, que Pétrarque est en train de rédiger. L'ouvrage — l'un des plus remarquables de Pétrarque — est dirigé contre les averroïstes de Venise — la tendance la plus « rationaliste » de l'interprétation d'Aristote —, et plus généralement contre tous ceux qui abusent des catégories abstraites de la raison en oubliant le tout de l'expérience humaine. « L'ignorance » pour Pétrarque peut être une vertu, qui se conjugue avec une docte humilité : elle montre aux hommes l'un des aspects les plus essentiels de leur condition. Car Pétrarque a bien l'homme pour objet, non les prestiges de la raison : ce qu'il a besoin de rappeler et de défendre contre ses détracteurs. — L'ouvrage a été traduit en français par Juliette Bertrand (*Sur ma propre ignorance et celle de beaucoup d'autres*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1929). Voir aussi les quatre *Invectives contre un médecin*.

vent éloigné des villes pour t'attirer dans la solitude et les forêts, qui t'ai fait quitter les affaires pour le repos où elles s'effacent, et passer toutes tes journées comme des journées chômées ! Moi qui ne t'ai proposé que le dédain oisif du monde, l'amour du peu, la passion du repos, et, en somme, mon indifférence complète pour le train d'une maison — tant il est vrai qu'il me laisse froid ! — Et donc je me demande si tu as voulu me faire une plaisanterie, ou si tu t'es trompé largement dans tes comptes. Car personne, que je sache, ne s'est enrichi à mon école ; quelques-uns, par contre, se sont appauvris, — dont je gage qu'ils ne voudraient pas recouvrer leurs richesses s'ils pouvaient revenir à la situation initiale.

Un dernier mot encore. Si nous avons tous deux à vivre longtemps — quoique rien ne dure longtemps ici-bas —, je prie Dieu que tout nous sourie ; mais je crains que tu ne finisses par me dire (et tu n'aurais pas tort !) ce que Diogène le Cynique, comme tu sais, disait de son précepteur Antisthène⁵⁸ : « J'étais riche, et il m'a transformé en mendiant ; je voulais un palais, il m'a donné un tonneau ». — Mais que tu sois riche ou pauvre, prends soin de toi, et pense à moi.

Pavie, le 10 juin.

[S VIII, 6.]

(Traduit du latin par Christophe Carraud.)

⁴⁸ 1 Cor 8, 4 (cf. 13, 4). À quoi s'ajoute sans doute le souvenir de Cicéron, Tusculanes 3, 8, 19.

⁵⁰ L'ensemble du second livre, ou peu s'en faut, de *La vie solitaire* — Pétrarque vient juste de mettre la dernière main à ce traité —, est un centon de ces vies étranges et magnifiques. On trouve la plupart de ces récits dans les volumes 73 et 74 de la *Patrologie Latine*.

⁵¹ Rappelons que Pétrarque ne connaît pas le grec, ou très peu ; il lit ce texte dans la traduction qu'Évagre d'Antioche en fit très tôt, vers 380.

³² Le manuscrit de Jérôme que possédait Pétrarque groupait sans doute ces trois vies ; la seconde cependant, celle de Jean l'Égyptien (Jean de Lycopolis), n'est pas de Jérôme. Elle est vraisemblablement de Rufin ; du moins la raconte-t-il dans le premier livre de son Histoire du monachisme (PL 21, 391s.). Cf. VS (La vie solitaire) 2, 1, 5.

³³ Jean Chrysostome, De reparatione lapsi ad Theodorum, PG 47, 277-316 ; De componctione cordis (ca. 380 ; en fait deux livres groupés adressés à des moines, Demetrius et Stelechius, PG 47, 393-422). Pétrarque lit ces deux ouvrages dans une traduction latine fort ancienne (celle qu'Annianus de Celeda a faite au tournant du v^e siècle).

³⁴ Sénèque, Agamemnon 242-243.

³⁵ Cf. Augustin, *Confessions* 10, 27, 38.

³⁶ Jn 3, 8.

³⁷ Cf. Ps 88, 9.

³⁸ Cf. Diogène Laërce, *Vies...* 6. Anecdote que Pétrarque tire de Macrobe, *Saturnales* 7, 3, 21.